

**Rafael BELTRÁN, éd., *Viajeros en China y libros de viajes a Oriente (siglos XIV-XVII)*, Valence, Universitat de València, 2019, 360 p.**

Compte rendu de Pénélope Cartelet

Ce beau recueil d'articles constitue un nouvel exemple de l'intérêt académique actuel pour la littérature de voyages dans les mondes romans, aux périodes médiévale et moderne. Il est le résultat d'un travail de recherche au long cours, puisqu'il s'inscrit dans la continuité d'un précédent volume publié par la même Université de Valence<sup>1</sup> et qu'une partie des textes qui le composent sont issues d'une série de journées d'études organisées dans différentes universités européennes entre 2016 et 2018<sup>2</sup>. Le volume rassemble quatorze contributions, de la part de grands spécialistes du récit de voyages – certains d'eux participant également à ce numéro 12 d'*Atlante* –, mais aussi de jeunes chercheurs, démontrant ainsi le dynamisme de cette thématique et les multiples perspectives encore à explorer. La variété des récits étudiés va de pair avec la cohérence du critère géographique retenu, puisque la destination de l'Orient, tant proche que lointain, réunit l'ensemble des voyages évoqués, même si sont aussi rappelées les conséquences de cette littérature sur les voyages vers les Indes occidentales. La diversité des approches proposées a conduit l'éditeur, Rafael Beltrán, lui-même fin connaisseur de cette matière voyageuse, à diviser le volume en trois parties, intitulées respectivement « Langues, commerce, découvertes et utopies », « Missionnaires et pèlerins : rencontres, impacts, perceptions » et « Cartes, trésors, mythes et imaginaires actuels »<sup>3</sup>.

La première partie réunit quatre contributions. La première d'entre elles, « El empirismo *avant la lettre* en *Il Milione* de Marco Polo », constitue une introduction conceptuelle à l'ensemble du volume. S'appuyant sur l'exemple

---

<sup>1</sup> Rafael BELTRÁN, éd., *Maravillas, peregrinaciones y utopías: literatura de viajes en el mundo románico*, Valence, Universitat de València, 2002.

<sup>2</sup> Il s'agit en particulier des journées d'études « *Relatos de viajes a Oriente en el mundo hispánico (siglos XV-XVI)* », organisée par Victoria Béguelin-Argimón à l'Université de Lausanne les 7 et 8 mars 2016, et « *Libros de viajes a Oriente (siglos XIV-XVII): relatos de viajeros en la Ruta de la Seda* », organisée par Rafael Beltrán et Victoria Béguelin-Argimón à l'Université de Valence le 27 avril 2018.

<sup>3</sup> Ma traduction.

majeur du récit du marchand vénitien, Luis Alburquerque-García y rappelle les trois piliers qui fondent le genre du récit de voyage et le distinguent de la littérature de voyage au sens large : factualité face à fictionnalité, description face à narration et objectivité (propre au témoignage) face à subjectivité. L'ascendance littéraire du *Devisement du monde* serait ainsi à rechercher davantage du côté du genre historiographique classique initié par Hérodote : témoignage d'une expérience personnelle longue de vingt-cinq années passées dans la lointaine Asie, il s'éloigne des récits fabuleux et peut ainsi être reçu par les lecteurs érudits contemporains (Roger Bacon en tête) et postérieurs (Francis Bacon, Pedro Mártir de Anglería) comme une source de connaissances scientifiques préparant le changement de paradigme de la philosophie empiriste de l'époque moderne, tout en étant encore fortement marqué par les habitudes littéraires de son temps (emprunts aux formules chevaleresques ou préférence pour une « synestopie » utilisation de certains sens en fonction du lieu et de l'époque presque exclusivement visuelle).

Joaquín Rubio Tovar, dans « Los viajeros medievales y las lenguas », se penche ensuite sur l'intérêt que les voyageurs médiévaux, comme Jean de Plan Carpin ou Guillaume de Rubrouck, ont démontré pour les langues des contrées traversées, enrichissant leurs récits de glossaires et d'alphabets – cas d'Arnold von Harff ou de Bernard de Breidenbach – qui anticipent les études plus systématiques du XVI<sup>e</sup> siècle, tels les *Mithridates* (1555) de l'humaniste Conrad Gessner, qui se nourrit des connaissances linguistiques transmises par les récits de voyage.

Cette curiosité pour l'autre et la poursuite d'une découverte géographique, mais aussi intellectuelle, caractérisent également le célèbre récit de la première circumnavigation rédigé en 1524 par Antonio Pigafetta, dont l'étude permet à Clotilde Jacqueland, dans « “Las grandes y estupendas cosas del Mar Océano”: Antonio Pigafetta en el corazón de la epopeya de los descubrimientos renacentistas » – traduction espagnole d'un article antérieurement publié en français –, de s'interroger sur la notion d'exotisme, une fascination pour l'ailleurs lointain qu'elle rattache au long processus de l'expansion européenne inaugurée par les premiers voyages transocéaniques.

La première partie de l'ouvrage se clôt sur l'article « El último reino del Preste Juan: la utopía de Luis de Urreta en su *Historia eclesiástica, política, natural y moral de los grandes y remotos reynos de la Etiopía* », dans lequel Víctor de Lama expose différents aspects de la fabuleuse description du royaume du légendaire Prêtre Jean que le prédicateur dominicain forgea à partir de ses multiples lectures et d'un supposé témoin direct, le chevalier abyssinien Juan de Baltasar, qui pourrait n'être qu'une invention de l'auteur valencien, lequel, dès la publication de ses ouvrages, fut accusé d'imposture par de véritables connaisseurs de l'Éthiopie, tels que les jésuites Fernão Guerreiro ou Pedro Páez.

La deuxième section, consacrée aux « Missionnaires et pèlerins », suit bizarrement l'ordre alphabétique des auteurs, s'éloignant ainsi de l'organisation conceptuelle des autres parties et de l'ordre annoncé dans l'introduction de Rafael Beltrán. Si l'on s'en tient à ce dernier ordre, dont l'enchaînement s'avère bien plus logique du point de vue du contenu des contributions, la première serait ainsi celle de Dolors Folch, « A trancas y barrancas: la expedición franciscana a China de 1579 », qui narre le déroulé des six mois que passèrent en Chine, plus précisément dans les provinces du Guangdong et du Fujian, quatre franciscains, dont le père Pedro de Alfaro et le frère Agustín de Tordesillas, accompagnés de trois soldats, dont Francisco de Dueñas, qui laissèrent tous trois des témoignages très complets et souvent admiratifs sur de multiples aspects de la société chinoise sous la dynastie Ming (population, agriculture, urbanisation, génie civil et militaire, organisation administrative, commerce, industrialisation, alimentation, etc.), tout en concluant, découragés, à l'impossibilité de conquérir ou d'évangéliser un tel royaume. Après l'expédition inaugurale des augustins Martín de Rada et Miguel de Loarca en 1575, cette expédition franciscaine constitue la deuxième étape importante du processus de découverte moderne de l'Empire du Milieu par les Occidentaux. Celui-ci sera freiné par l'exclusivité octroyée aux jésuites pour évangéliser ce pays, jusqu'à ce qu'une décision papale y mette fin dans les années 1630. D'autres missionnaires peuvent alors pénétrer en Chine, tel le dominicain Domingo Fernández de Navarrete (1618-1686), auquel est consacré l'article d'Anna Busquets, « Los viajes de un misionero cosmopolita: Fernández de Navarrete en

México, Filipinas y China ». La chercheuse y relate le périple du religieux, de Cadix jusqu'aux Philippines, en passant par la Nouvelle-Espagne. À Manille, il apprend le tagala et prêche auprès des autochtones de la région. Il se rend ensuite en Indonésie, dans l'idée de rentrer en Espagne par l'ouest, mais il décide finalement de rejoindre les missions dominicaines de Chine : après plusieurs mois à Macao, il arrive à Canton en novembre 1659. Il demeure dix ans en Chine, en particulier dans les provinces maritimes du sud, mais aussi à la cour mandchoue à Pékin, et acquiert une grande maîtrise du chinois, ainsi que du dialecte de Fu'an, du cantonnais et de la pensée confucéenne. La durée de son séjour et son étude poussée de la langue et de la culture chinoise font de ses *Tratados historicos, politicos ethicos y religiosos de la monarchia de China*, publiés en 1676, une source majeure sur la Chine du XVII<sup>e</sup> siècle, où le dominicain exprime toute son admiration pour cette civilisation.

Deux articles étudient ensuite la question de l'alimentation. Il s'agit d'abord de celui de Victoria Béguelin-Argimón, « Alimentación y retórica de la alteridad en los relatos de viajeros españoles a China en el siglo XVI », puis de celui de Pablo Castro Hernández, « Comidas, especias y prácticas alimentarias en los viajes medievales a Oriente (ss. XIII-XV) ». La première analyse un vaste corpus d'écrits de voyageurs ou d'érudits sédentaires, composés entre 1575 et 1600 et renvoyant à la Chine de la dynastie Ming. Allant du naturel vers le culturel, les récits évoquent la fertilité des terres et la richesse des banquets, la diversité des produits et le cérémonial de la table, en ayant recours à une « rhétorique de l'altérité », dont la chercheuse expose les principaux procédés. Le second, après certaines généralités sur les rapports entre alimentation et identité culturelle et sur les habitudes alimentaires du Moyen Âge occidental, se penche sur un corpus constitué par les récits de Guillaume de Rubrouck, Jean de Plan Carpin, Marco Polo, Odoric de Pordenone, Pero Tafur et Ruy González de Clavijo, pour y étudier les trois versants de la description de l'altérité culinaire : la richesse matérielle, les habitudes et pratiques alimentaires, les sensations et expériences des voyageurs, lesquelles marquent le début d'un processus de globalisation du goût.

Après cette section culinaire, l'étude de voyages spécifiques vers la Chine se poursuit avec l'article de Fang Han, « El viajero Matteo Ricci y el choque cultural con la China del siglo XVI ». Partant du concept de « *cultural shock* » développé par Kalervo Oberg dans les années 1950 et des quatre phases d'adaptation à une nouvelle culture qu'il propose, l'auteure l'applique aux vingt-sept années passées en Chine par le jésuite Matteo Ricci entre 1582 et 1610, en faisant l'hypothèse qu'il n'a pas dû connaître la première phase de « lune de miel », en raison de l'ignorance absolue de la culture chinoise de la part des Européens et de l'hostilité initiale des Chinois à son égard. Pendant douze ans, Ricci aurait traversé parallèlement la deuxième phase, de rejet et la troisième, d'ajustement et de négociation, se faisant passer pour un moine bouddhiste ou pour un savant confucianiste afin de se faire accepter. Enfin, il serait parvenu à la phase de maîtrise, même si celle-ci prête forcément à discussion : sa réussite en termes de communication interculturelle, notamment pour traduire mutuellement les notions chrétiennes et confucéennes, peut apparaître comme un échec en termes de véritable évangélisation, mais son importance pour la connaissance réciproque de l'Europe et de la Chine ne laisse, elle, aucun doute.

Dans le dernier article de cette partie, « Relatos de viajes y de peregrinaciones (siglos XV y XVI): cuestionar la borrosa frontera genérica a partir del tema de la religión y de la fe », Julia Roumier délaisse l'Extrême-Orient et revient vers les récits d'itinéraires en Terre Sainte pour s'interroger sur la distinction entre ces deux modalités génériques, qui voudrait que le récit de pèlerinage s'oppose au récit de voyage par son homogénéité, sa monotonie, l'effacement du « je » du voyageur et le manque de recherche stylistique, en raison de l'invariabilité des lieux visités, de la priorité donnée à la dévotion et du rejet de la *vana curiositas*. La chercheuse montre cependant, à partir d'un ensemble de récits de voyages hispaniques du XV<sup>e</sup> siècle, que les aspects religieux font pleinement partie de ces textes, bien que les attitudes des narrateurs varient de la plus grande crédulité jusqu'à une distance ironique, révélant ainsi la personnalité de chaque auteur, au-delà d'une supposée évolution chronologique du genre ou de la distinction entre voyage réel et voyage fictif. À l'inverse, l'étude de deux des premiers récits de

pèlerinage hispaniques, du tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, ceux des frères franciscains Antonio de Lisboa et Diego de Mérida, met en lumière que l'expérience de foi du pèlerinage ne s'oppose pas à la volonté de transmettre des informations d'ordre pratique ou culturel ni à un récit empreint de curiosité, voire même d'humour. Dépasant la distinction générique initiale, tous ces textes démontrent plutôt ce que Roumier appelle une « focalisation sur l'humain », c'est-à-dire un intérêt pour les éléments symboliques, idéologiques ou spirituels, présents dans toutes les sociétés humaines, même celles considérées alors comme étrangères et infidèles.

L'article inaugural de la troisième et dernière partie, « Cartes, trésors, mythes et imaginaires actuels », est celui que María Mercedes Rodríguez Temperley consacre à une découverte particulièrement intéressante : « Una desconocida traducción castellana del *Itinerarium Sacrae Scripturae* de Heinrich Bünting (Ms. BNE 17806): apuntes para su estudio y edición ». Il s'agirait de l'unique traduction en langue romane, probablement à partir d'une version anglaise, d'un ouvrage écrit initialement en allemand (la *princeps* date de 1581) et ayant connu une très ample diffusion et de nombreuses traductions dans les pays du nord de l'Europe. L'auteur y narre tous les déplacements des personnages bibliques des deux Testaments et décrit tous les lieux ainsi évoqués selon le genre érudit de la *geographia sacra*. Les traits réformistes du texte lui ont valu sa mise à l'index en 1632 et expliquent son inexistence dans les pays catholiques, à l'exception donc de cette traduction, antérieure à 1638 et conservée dans un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui, à l'heure de l'essor de l'imprimerie, constitue sans doute un indice des problèmes que posait le texte à l'orthodoxie catholique.

Dans la contribution suivante, Sandra Pérez Ródenas s'intéresse à la présence des mythes dans la littérature de voyages, en se penchant sur un cas spécifique, « Las hormigas guardianas de tesoros que encontraron los viajeros de Oriente: desde Heródoto hasta el siglo XIV », dont elle passe en revue les occurrences dans plusieurs textes helléniques antiques, puis dans le *Libro del conocimiento* et le *Libro de las maravillas del mundo* de Jean de Mandeville, pour souligner leur intégration dans la construction d'un mythe plus vaste, celui d'un Orient exotique, caractérisé conjointement par ses richesses et ses dangers.

Les deux derniers articles constituent de stimulants pas de côté par rapport à la thématique centrale de l'ouvrage. Sofía Carrizo Rueda, tout d'abord, avec « Mitos orientales e instituciones medievales en el imaginario de las expediciones al Río de la Plata (siglo XVI) », déplace le regard de l'Orient vers l'Occident, en se demandant comment l'« horizon onirique » – selon l'expression forgée par Jacques Le Goff – qui s'est construit au cours du Moyen Âge européen au sujet de l'Orient fut en partie reconfiguré et relocalisé pour s'adapter au Nouveau Monde américain. Au sein de cette véritable constellation d'imaginaires distincts, trois « objets du désir » se font particulièrement sentir chez les membres des expéditions vers le lointain estuaire du Río de la Plata : la facile acquisition de richesses, la disponibilité sans effort des fruits de la Nature et la possibilité d'une conversion généralisée vers l'idéal chrétien, tant de la part des indigènes que de celle des colons espagnols. Mais dans ce contexte de construction d'une nouvelle société et face aux difficultés imposées par la réalité, de nouveaux imaginaires, proprement américains, prennent aussi forme peu à peu, tels celui du « *caudillo* » comme figure particulière de dirigeant ou celui de la menace omniprésente des haines fratricides et des ambitions démesurées.

Enfin, Karolina Zygmunt, dans « Viajes a Oriente, ayer y hoy: la *Embajada a Tamorlán* en el imaginario viajero actual », nous conduit vers les récits de voyages contemporains, en étudiant comment Ruy González de Clavijo constitue un modèle pour deux auteurs-voyageurs actuels dans leur découverte de l'Asie centrale en général et de Samarkand en particulier : Miquel Silvestre, dans *La emoción del nómada* (2013) et *Nómada en Samarcanda* (2016), s'identifie à l'ambassadeur médiéval pour souligner notamment les difficultés du voyage, mais en ne l'utilisant finalement que dans un but d'autopromotion ; en revanche, Patricia Almarcegui, dans *Una viajera por Asia Central* (2016), voyageuse, mais aussi universitaire spécialiste des récits de voyages médiévaux, se plonge réellement dans le témoignage de l'émissaire castillan afin de reconstituer la splendeur passée, notamment architecturale, dans un présent où le voyageur ne peut plus la percevoir directement.

L'ensemble de ces contributions met ainsi en lumière le dynamisme de la recherche actuellement consacrée à la littérature de voyages médiévale en général et à ses destinations orientales en particulier : les nombreuses analyses présentes dans ce recueil s'ouvrent aussi vers de nouvelles pistes de réflexion, confirmant la vitalité de ce domaine d'investigation, comme le démontre la tenue prochaine d'un nouveau colloque international sur le sujet, « Retórica y relatos de viajes a Oriente en el mundo hispánico (Edad Media y Renacimiento) », organisé par Victoria Béguelin-Argimón pour novembre 2020 à l'Université de Lausanne.